

# JOURNAL EN PUBLIC

MAURICE NADEAU

La Quinzaine Littéraire  
16-30/11/01

Ah ! si BHL pouvait se faire oublier, ah ! si on pouvait l'oublier ! Je me demande si le rôle de l'art pour un artiste ne consisterait à faire oublier. Quitte à ce que certains, dans une œuvre anonyme, l'y retrouvent.

Il n'y tient pas, le bougre, au contraire : dans cet ouvrage, par bien des côtés remarquable que nous balance cet ex-jeune homme, — oui, « nous lance » : des pages en ont été imprimées immédiatement après le « 11 septembre » et ce sont pas les moins écrites (on imagine la hâte chez Grasset) —, dans cet ouvrage fait de pièces et de morceaux, c'est tout de même et c'est BHL qui s'intéresse le plus.

« L'ai-je bien descendu ? » Ne suis-je pas un rivain de première grandeur ? Le digne successeur, dans ce qu'ils ont eu de mieux, ces rivains-guerriers (ou écrivains de guerre) : le héros de *La Comédie de Charleroi*, le Jünger du *quieteau 125*, le Malraux de Shanghai et de Guerre d'Espagne, le Foucault propagandiste du soulèvement komeyniste ? N'abrite-je pas le rebuk de chacun d'entre eux (et de quelques autres, le Kleist journaliste, le Stendhal de brice à Waterloo) ?

Oui, BHL, pas de soucis, tu es de ceux-là, tu partiens à la confrérie. Eux aussi, dans le creux de leur cœur, se trouvaient courageux et admirables. Tu as sur eux la supériorité d'avouer que tu as eu souvent la trouille, et tu as un ego encore plus développé que le leur. Mais quel diable es-tu ? Même l'autocritique sans complaisance à laquelle parfois tu te livres, semble relever d'une complaisance plus grande. Je suis (j'ai été) un m'as-tu-vu, dis-tu, mais c'est pour te faire encore mieux voir. Non une ruse » à la Hegel, mais de la ruse tout court. Tu possèdes l'art de tout faire tourner à ton avantage.

Je prends Bernard-Henri Lévy au sérieux depuis son *Siècle de Sartre*. Je prends au sérieux l'ancien Normalien, chouchou d'Althusser, qui se trompe, certes, quand il pense que le maoïste qu'il a été fut, avec quelques autres de la même génération, à la naissance du reflux stalinien d'après-guerre chez les intellectuels français, oubliant tous ceux qui avant la guerre et avant sa propre venue au monde ont payé de bien des façons, parfois leur vie, leur prêcher dans le désert. Il se trompe davantage encore quand il écrit que Mao venant le rival de Staline, la toute-puissance de Staline dans ce qu'on appelle le concert international en fut affectée. Le maoïsme a été une erration idéologique et politique pire que le stalinisme. Les deux dictateurs n'étaient rivaux et dans la façon d'humilier et de mettre à mort leurs opposants.

L'ancien Normalien, le philosophe émet beaucoup d'assertions. Par exemple sur « la Fin de l'Histoire », une théorie qui remonte à Hegel, le sait, dont Marx a tenu compte et qui finit par un slogan chez Fukuyama. Je suis insuffisamment armé pour suivre BHL dans le récit de cette cascade, ne sachant pas au juste en quoi résisterait cette « Fin de l'Histoire », mais je suis sensible à ce que dit et décrit BHL dans la

descente à tombeau ouvert où s'agitent les « combattants » du Burundi, de l'Angola, les Tigres Tamouls, les enrégimés possédés de Dieu, mais aussi les affamés, les réfugiés, les assistés par l'ONU ou les ONG, tous ces morts-vivants qui échappent, pour un temps, aux exécutions en masse et aux charniers. Tombés hors de l'Histoire, sûrement, tombés hors de ce qu'on appelle l'Humanité, dans un en deçà de l'Humain. BHL ose le terme : dans l'Animalité. Mis au rancart les lyrismes trompeurs, les idéologies assassines, les politiques de petite ou grande envergure, les ethnies et les religions, ceux qui s'affrontent et s'égorgent, en Afrique ou au Sri Lanka, ne savent plus pour qui ou pourquoi ils vont mourir et pourrir ensemble. Dans les guerres traditionnelles on parlait du « matériel humain », ceux qui avaient mauvais esprit de « bétail humain ». Désormais, le mot « bétail » gardant encore la trace de l'Homme, on parlera simplement de bêtes. Vouées, « les femmes et les enfants d'abord », au sacrifice ou se sacrifiant elles-mêmes. « Fin de l'Histoire ». Fin de beaucoup d'autres choses, y compris la philosophie.

On croit que la description de la misère, sous toutes ses formes, matérielle, intellectuelle, morale, est toujours semblable à elle-même selon les latitudes, et finalement, manque de pittoresque. Or, il y a sans cesse des formes inédites de torturer, humilier, anéantir l'adversaire. Ce sont elles, dans le détail, qui constituent la manne du journaliste.

Le philosophe s'est mué en journaliste, il en est conscient et il en est fier. Au début, il a rougi, non de timidité mais de honte, quand il s'est fait traiter de « salaud de voyeur » par un chef de ces « guerres pour rien » (sauf pour les marchands d'armes) que sous la protection d'une ONG il est venu contempler, car il savait bien qu'après avoir couru au Bangladesh sur un coup de clairon malrucien il n'allait plus ailleurs, en Angola ou au Burundi que pour « voir » et, de retour à Paris, « se faire voir ». Il le dit lui-même, il l'avoue, il fait pénitence. Pour sa bonne conscience d'ex-althusérien, hégélien, marxiste, sartrien, tous ces ex qu'il a été, il lui fallait incarner un autre type de journaliste. Qui ne se contente pas de voir, de peindre et de « raconter », mais qui cherche un sens à ce qui paraît dépourvu de sens. Il faut prendre au sérieux ce type de journaliste. Il a droit au respect. Il a des ancêtres, ne seraient-ce, point si éloignés de nous, l'Albert Londres des forçats de Guyane, l'Andrée Viollis de *S.O.S Indochine*. BHL est de cette lignée-là.

De ce livre important qu'est *Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire*, décousu, fait de reportages et de notes bas de page transformées en texte et qui ne pouvait être composé que de cette façon, c'est-à-dire finalement bien composé, livre sensible, intelligent, et qui incite à réfléchir sur nos destins, celui de la planète, celui de l'espèce, le nôtre en particulier, je me rappellerai, parce qu'il est définitivement fixé dans mon esprit, l'épisode de la fille kamikaze.

Vous l'avez peut-être lu dans *le Monde* (où a

paru, sous forme de reportages la première partie de cet ouvrage, « Les Damnés de la Guerre »).

Cela commence ainsi : « Elle a trente ans. Elle est jolie. Elle a un physique d'intellectuel sobre, un peu austère, zen. Elle parle posément. Dans un anglais parfait. D'une voix monocorde. D'une traite.... »

Des phrases courtes et qui portent, apanage du journaliste. Dans ce domaine, ce BHL pourvu de tant de dons, n'a non plus rien à craindre.

En sortant du récit de ces horreurs et des étiologies philosophiques qu'elles entraînent, j'ai voulu aborder des rivages paisibles, comme si rien ne s'était passé le 11 septembre. J'ai eu recours au roman intitulé *Un esprit si craintif*. Son auteur, Jean Borie, a collaboré à *La Quinzaine*. Il a publié d'intéressants ouvrages sur le XIX<sup>e</sup> siècle dont il est un des connaisseurs, sur Huysmans, sur Flaubert. Son *Frédéric et les amis des hommes*, est une des plus inattendues et des plus belles présentations de *l'Éducation sentimentale*.

Grasset a décidément le secret des ouvrages curieusement composés. En fait de « roman », *Un esprit si craintif* est une autobiographie déguisée, assaisonnée de quelques « diableries », mais une autobiographie qui se tient queue par-dessus tête, la queue, fin de vie, vient d'abord, les événements de l'enfance à la fin.

Le héros, Louis, après avoir longtemps travaillé (risquons : comme professeur), prend sa retraite. Panique. On vient de le mettre de côté, il ne sert plus à rien, pourtant il lui faut continuer de vivre, en faisant quoi ? Après avoir joué durant trente ou quarante ans le rôle (disons) de professeur, quel rôle adopter maintenant ?

Il réfléchit et, naturellement il trouve : il va jouer « le Vieux Con ».

Je croyais qu'il était facile de jouer les vieux cons, qu'après un certain âge on était porté par le rôle. J'oubliais les majuscules : « Pour accéder au rang de Vieux Con il ne suffisait pas à ses yeux d'être con et d'avoir vieilli », assure Jean Borie. « Le Vieux Con, espèce sociale en voie de disparition permanente », ne doit pas être confondu avec tous les vieux cons. S'il mérite des majuscules, c'est parce qu'il est devenu « une création originale », une création voulue, sa propre création. Plus difficile qu'il n'y paraît. « Je suis le seul Ducon », et il en était fier, le feuilleton d'annuaire de Jacques Prévert. C'était facile. Tout autre la fierté de dire « Je suis le seul Vieux Con ». A cette prétention du héros de Jean Borie tous les vieux cons ne peuvent hélas ! accéder. Tout au plus se reconnaît-il des émules, hélas disparus, en la personne de l'estimable historien Emmanuel Beau de Loménie, son commensal à la B. N. de riche mémoire, et dans l'inénarrable duo des frères Goncourt. Encore l'un, l'inconsolable survivant, fut-il plus Vieux Con plus longtemps que l'autre.

Leur descendance à ces deux-là est nombreuse et parmi nous. On a toutes les raisons ces temps-ci de célébrer leur mémoire. ]